



HAL
open science

La Jalousie à l'œuvre : Alfred Agostinelli et les corrections de “ Swann ” en 1913

Jean-Marc Quaranta

► **To cite this version:**

Jean-Marc Quaranta. La Jalousie à l'œuvre : Alfred Agostinelli et les corrections de “ Swann ” en 1913. Actes du Colloque Cent ans de jalousie, Garnier, “ Bibliothèque proustienne ”, 2015, pp.39-51. hal-03988879

HAL Id: hal-03988879

<https://hal.science/hal-03988879v1>

Submitted on 14 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

On a beaucoup étudié la jalousie dans l'œuvre de Marcel Proust, sans se pencher sur sa vie ni la manière dont ce sentiment favorise l'essor de l'œuvre. Philippe Chardin annonce dès le début de son livre qu'il n'ira pas dans cette direction « tant il semble indéniable que la fascination pour le sentiment de jalousie a toujours quelque point d'ancrage douloureux [...] qui tourne autour d'un secret œdipien plus ou moins transparent¹ ». Frédéric Monneyron affirme que « la littérature contemporaine n'est jamais qu'une forme d'occultation [...] de la pathologie qui a présidé à la naissance de l'acte créatif² », mais ne dit rien du processus qui d'un jaloux fait un écrivain.

On peut suivre les détours d'une écriture que stimule la jalousie dans la construction d'un épisode précis du roman, le départ pour Paris avec Albertine, après l'aveu par la jeune fille du rôle joué dans son enfance par l'amie de Mlle Vinteuil³. La fin de *Sodome et Gomorrhe* correspond dans la vie de Proust au départ précipité de Cabourg le 4 août 1913 avec Alfred Agostinelli. Après avoir résumé les données de cet événement, on en suivra la trace dans les épreuves de *Du côté de chez Swann*, pour se lancer à la poursuite de celui dont Proust a été jaloux et comprendre comment s'articulent désir d'écrire et jalousie.

De la vie au roman, et retour : Marcel Proust été 1913

Le 25 juillet 1913, Proust part pour Cabourg après avoir envoyé à Grasset la fin des premières épreuves corrigées de *Du côté de chez Swann* et le début des secondes. Il quitte Paris en automobile, conduit par Alfred Agostinelli, son secrétaire depuis le mois de mars. Les deux hommes arrivent à Cabourg le 26 à cinq heures du matin après qu'ils se sont égarés

¹ Philippe Chardin, *L'Amour dans la haine ou la jalousie dans la littérature moderne (Dostoïevski, James, Svevo, Proust, Musil)*, Genève, Droz, 1990, p. 9.

² Frédéric Monneyron, *L'Écriture de la jalousie*, Grenoble, ELLUG – Université de Grenoble, 1997, p. 155-156.

³ Voir III, 499 et pages suivantes.

dans la nuit¹. Proust sort peu, reste dans sa chambre et finalement quitte subitement la Normandie le 4 août, alors qu'il est à Houlgate avec Agostinelli. De retour dans la capitale, il explique avec force détails son départ au vicomte d'Alton dans une lettre du 6 ou du 7 août :

J'ai été triste de quitter Cabourg sans vous avoir vu. Depuis quelques jours je sentais la nécessité morale et physique de revenir au moins un jour ou deux toucher terre à Paris. Mais mon départ n'a nullement été prémédité. J'étais sorti, partant pour Houlgate, et ayant renoncé pour quelques jours à partir. C'est en route, à Houlgate, que brusquement mon ennui de ne pas être à Paris m'a repris si fort que pour éviter les indécisions j'ai brusquement décidé de partir, sans affaires, sans bagages. Je suis entré avec Agostinelli dans un petit café, j'ai envoyé un mot à Nicolas, lui à sa femme, et nous sommes partis, rejoints par eux à quelques heures ; je n'ai pas voulu rentrer à l'hôtel de peur d'hésiter.

Quelques lignes plus loin, l'épistolier évoque de nouveau son chauffeur dans un de ces développements alambiqués et obscurs qui devaient consterner ses destinataires :

À propos d'Agostinelli je vous avais dit je crois qu'il y avait une situation délicate à propos d'une personne que nous connaissons tous deux vous et moi. Je n'ai pas pu vous voir seul, et d'ailleurs il est aussi bien que je n'aie pas eu ainsi à vous apprendre relativement à une connaissance commune des choses que vous ignorez sans doute. Mais comme vous ne savez en tout cas pas de qui je voulais parler, pour éviter toute gaffe dangereuse, je préférerais que vous ne disiez en général à personne que j'ai Agostinelli comme secrétaire, en un mot que vous ne parliez de lui à personne. S'il y a quelqu'un de nos amis communs à qui vous en ayez parlé ou qui vous en a parlé, vous seriez bien aimable de me le dire pour que je le sache et en tienne compte (*Corr.* XII, 243).

Le 11 août, il formule la même demande à Albert Nahmias, qui séjourne à Cabourg :
« évitez de parler de mon secrétaire (ex mécanicien). Les gens sont si stupides qu'ils pourraient voir là (comme ils ont vu dans notre amitié) quelque chose de pédérastique. Cela

¹ Marcel Proust, *Correspondance*, texte établi et annoté par Philip Kolb, Paris, Plon, 21 volumes, 1970-1993, volume XII, p. 236. Abrégé désormais en *Corr.* suivi du numéro de volume et du numéro de page.

me serait bien égal pour moi mais je serais navré de faire du tort à ce garçon » (*Corr.* XII, 249). A Georges de Lauris, il donne de son départ une explication plus précise mais déroutante :

J'avais quitté en partant pour Cabourg, une personne que je vois rarement à Paris mais du moins que j'y sais et à Cabourg, je me suis senti loin, anxieux. J'ai décidé de revenir toucher terre à Paris. Mais ce départ je le remettais de jour en jour. L'autre lundi j'avais dit à Nicola que décidément nous ne quitterions pas Cabourg avant quelques jours, quand étant allé faire une course à Houlgate avec mon secrétaire, il m'a vu si triste qu'il m'a dit que je devais couper court à mes hésitations en allant prendre le train à Trouville sans rentrer à l'hôtel. J'ai envoyé un mot à Nicolas de faire les malles et lui a envoyé un mot à sa femme de partir avec Nicolas dès qu'ils le pourraient, et je suis rentré à Paris sans bagages, sans chemise pour me changer, sans avoir payé ma note d'hôtel, sans avoir dit à l'hôtel que je partais. (*Corr.* XII, 250)

Dans le roman, c'est aussi d'une façon précipitée et inattendue que le narrateur décide d'emmener Albertine avec lui à Paris et de l'y retenir prisonnière. Le départ y est clairement expliqué par une confidence d'Albertine qui révèle qu'elle a été élevée par l'amie de Mlle Vinteuil dont le narrateur connaît les goûts depuis qu'il l'a observée dans la scène de saphisme de Montjouvain. Cette révélation confirme ses soupçons sur l'homosexualité d'Albertine et catalyse sa jalousie et son désir de possession, autant dire son amour. Albertine aura beau affirmer qu'elle n'a dit cela que pour briller aux yeux du narrateur, le mal est fait dans l'esprit du héros devenu jaloux¹.

En confrontant la correspondance et le roman, on peut supposer que le départ précipité de Proust le 4 août 1913 a pour cause une crise jalouse et le désir d'échapper à quelqu'un que connaît Agostinelli et qui serait sur la Côte fleurie. On peut chercher les clés de ce qui s'est

¹ Voir I, 157-162, III, 191 et III, 839.

produit dans la vie de l'écrivain dans l'épisode relaté dans le Cahier 71¹, mais il n'en est pas la seule transposition littéraire.

« Le nœud de la jalousie »

Début septembre Proust écrit à Lucien Daudet qui a en main les deuxièmes épreuves de *Du côté de chez Swann* : « il manque surtout dans la seconde partie des petits faits très importants qui resserrent autour du pauvre Swann le nœud de la jalousie » (*Corr.* XII, p. 265). On trouve en effet sur les troisième et quatrième épreuves plusieurs additions qui soulignent la jalousie de Swann et se rattachent au séjour normand. Sur les premières épreuves le portrait d'Odette s'était déjà enrichi d'un détail qui la rattache à l'univers d'Alfred Agostinelli, « ses dévotions, notamment à Notre-Dame de Laghet qui l'avait jadis, quand elle habitait Nice, guérie d'une maladie mortelle. » Ce bijou pieux reparaît quand Swann lui demande de jurer qu'elle n'a jamais « fait ce genre de choses avec aucune femme » et insiste : « Peux-tu me le jurer sur ta médaille de Notre-Dame de Laghet ? ». Dans la dactylographie, Swann demandait à Odette de jurer « par la Sainte Vierge », corrigé en « ta médaille », désignée seulement comme l'objet « des croyances les plus profondes d'Odette » (I, 356, 218, 356, var. a, 1246).

Le bijou devient en 1913 la médaille d'un sanctuaire situé sur la commune de La Trinité-Victor, près de Nice et Monaco. Très connu aussi au Piémont et en Ligurie, il ne jouit pas d'une renommée nationale² et c'est certainement Alfred Agostinelli qui indique à Proust ce pèlerinage, peut-être à l'occasion de la maladie et de la mort de sa mère en juin 1913. La médaille de Notre-Dame de Laghet témoigne de la perméabilité de l'écriture aux circonstances de l'existence qui enrichissent le texte d'un effet de réel et où la jalousie n'est pas absente. Le nom du sanctuaire est en effet le point de départ de l'histoire niçoise d'Odette,

¹ Sur la datation en débat de cet épisode de l'histoire d'Albertine, voir l'introduction de Francine Goujon et Nathalie Mauriac-Dyer à l'édition du *Cahier 71*, transcription diplomatique par Shuji Kurokawa et Pierre-Edmond Robert, introduction, notes et index par Francine Goujon et Nathalie Mauriac Dyer, diagramme et analyse par Nathalie Mauriac Dyer, 2 vol., Thurnhout, Brepols, 2010, p. XXI et XXII.

² Apollinaire, qui a vécu à Monaco, décrit la ferveur d'un pèlerinage au sanctuaire. Voir Guillaume Apollinaire, « Les Pèlerins piémontais », dans *L'Hérésiarque et Cie.*, Paris, Stock, 1910.

développée dans les additions suivantes et facteur aggravant de la souffrance de Swann. Celui-ci veut « tâcher de tirer au clair certains bruits relatifs à la vie qu’Odette avait menée autrefois Nice » et se penche « avec une angoisse impuissante, aveugle et vertigineuse vers l’abîme sans fond où étaient allées s’engloutir ces années du début du Septennat pendant lesquelles on passait l’hiver sur la promenade des Anglais » et cherche « à reconstituer les petits faits de la chronique de la Côte d’Azur d’alors » (I, 307-308). Une longue addition portée sur les quatrièmes épreuves, à l’automne 1913, associe d’ailleurs Nice, la jalousie et le prénom d’Alfred, délimitant le triangle douloureux de la jalousie proustienne :

Ne disait-on pas que c’était par sa propre mère qu’elle avait été livrée, presque enfant, à Nice, à un riche anglais ? Mais quelle vérité douloureuse prenaient pour lui ces lignes du journal d’un poète d’Alfred De Vigny qu’il avait lues avec indifférence autrefois : « Quand on se sent pris d’amour pour une femme, on devrait se dire: comment est-elle entourée ? Quelle a été sa vie ? Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus. » (I, 361)

Odette n’est pas le seul personnage à gagner de l’épaisseur en cet été 1913. Les tourments de Swann s’accroissent d’épisodes qui font clairement allusion à ce qui s’est passé à Cabourg, comme ce séjour « dans le midi » ajouté sur les troisièmes épreuves :

~~Quelques jours après il alla à~~ <Mais là tout lui en apportait [de la souffrance]. Il voulut éloigner Odette de Forcheville, l’emmener quelques jours ~~au bord de la mer~~ <dans le midi>. Mais il croyait qu’elle était désirée par tous les hommes qui se trouvaient ~~là~~ dans l’hôtel et qu’elle-même les désirait. Aussi lui qui jadis en voyage recherchait les gens nouveaux, les assemblées nombreuses, on le voyait sauvage, fuyant la société des hommes comme si elle l’eût cruellement blessé. Et comment n’aurait-il pas été misanthrope, quand dans ~~chaque~~ <tout> homme il voyait un amant possible pour Odette ? Et ainsi sa jalousie, plus encore que n’avait fait le goût voluptueux et ~~sans souffrance~~ riant qu’il avait eu d’abord pour Odette, ~~changeait son~~ <altérait le> caractère de Swann et changeait du tout au tout, aux yeux des

autres, l'aspect même des signes extérieurs par lesquels ce caractère se manifestait (I, 279 ; Na. Fr. 16756).

Le travail de correction à l'intérieur de l'addition montre avec quelle précision Proust décrit la jalousie : *chaque homme* devient *tout homme*, où l'indéfini se double d'une valeur de totalité et non plus d'individualité ; *changeait* devient *altérait*, il ne s'agit plus pour le jaloux d'être seulement différent, mais de dire que la jalousie rend autre ; *sans souffrance* devient *riant* pour mieux souligner le contraste entre la joie de l'amour naissant et les affres de la jalousie. La mention temporelle *Quelques jours après il alla à* est remplacée par l'évocation des tourments de Swann : *Mais là tout lui en apportait* qui sert de prélude au récit du séjour : la description psychologique prend de l'importance au détriment du récit. La précision du lieu qui fait d'un séjour *au bord de la mer* un voyage dans *le midi* présente le double avantage de ne pas désigner Cabourg, qui pourrait être ce « bord de mer », et de pointer la zone douloureuse de la carte de France tant pour Swann que pour Proust¹.

L'écriture est ici le moyen d'une catharsis de la pulsion jalouse dans un texte palimpseste où se sédimentent les différentes strates des expériences jalouses de l'écrivain, réactivée chez l'écrivain par les événements de l'été 1913. En donnant chair à Odette par l'ajout de détails appartenant à Agostinelli, Proust cherche moins à développer dans son roman un effet de réel, dont il se soucie peu², qu'à introduire une référence cryptée mais lisible à ce qu'il vient de vivre et à l'analyser. Le travail de l'écrivain jaloux est moins « une forme d'occultation et de recouvrement [...] de la pathologie qui a présidé à la naissance de l'acte créatif »³, comme le pense Frédéric Monneyron, qu'un moyen de transposer

¹ Sur le « Midi » voir Jean-Marc Quaranta, « Alfred Agostinelli », dans *Le Cercle de Proust*, Paris, Champion, Coll. « Recherches proustiennes » n° 24, 2013, p. 25.

² Proust écrit à Gide : « Il y a certaines choses que je ne peux aimer dans vos *Caves du Vatican* qu'en me forçant. [...] Mes personnages n'enlèvent jamais leur cravate, ni même n'en renouvellent le "jeu" (comme au commencement d'*Isabelle*). » (*Corr.*, XIII, 108).

³ Frédéric Monneyron, *L'Écriture de la jalousie*, Grenoble, ELLUG – Université de Grenoble, 1997, p. 155-156.

l'expérience jalouse et de tenter de prendre barre sur elle par un minutieux travail d'écriture au scalpel.

Un certain 4 août 1913, à Houlgate

La jalousie a cela de particulier que sa première victime est aussi le criminel qui fait de l'autre un coupable. C'est celui qu'on connaît le mieux : Marcel Proust, 42 ans au moment des faits, rentier, vague chroniqueur du *Figaro*. L'autre victime est l'enjeu de la jalousie, Alfred Agostinelli, 24 ans, sujet italien né à Monaco, mécanicien, secrétaire du premier. La correspondance et le roman fournissent les éléments d'un portrait-robot de l'être que Proust jalouse et qu'on voudrait identifier. Il fréquente la belle société de Cabourg, côtoie le vicomte d'Alton, président du comité d'organisation des festivités de la ville. Au plus tard à partir du 4 août 1913, date de la fuite soudaine, il se trouve probablement sur la Côte fleurie. Il peut difficilement s'agir d'une femme, car alors pourquoi la jalouser plus qu'Anna Square qui partage la couche d'Alfred ? Il s'agit plus probablement d'un homme, d'un homosexuel, ce qui peut expliquer que Proust ait à « apprendre » à d'Alton « relativement à une connaissance commune des choses que » le vicomte ignore « sans doute » ; il est du côté de Sodome comme, dans la fiction, l'amie de Mlle Vinteuil est de celui de Gomorrhe. Homme du Monde, homosexuel, mais assez discret pour que cela soit ignoré d'Alton, c'est en plus une personne prestigieuse qu'Alfred Agostinelli aurait pu connaître et fréquenter dans son enfance et dont il aurait brandi le nom pour se faire valoir aux yeux de son maître, comme Albertine face au narrateur en invoquant l'amie de Mlle Vinteuil, quelqu'un avec qui « il y a une situation délicate ». Cet homme-là, c'est l'aiguillon de la jalousie proustienne égaré dans la meule de foin des connaissances innombrables de Marcel Proust.

Du bleu feutré de la Manche au mois d'août à l'or fondu de la Méditerranée sous le soleil d'été, c'est en parcourant les lieux et le temps qu'on peut espérer découvrir quel

cadavre se cache dans le placard douloureux de la conscience proustienne. Dans cette flânerie, les photos comme de vieilles dames offrent à un présent qui les ennue la chance de percer un mystère d'un temps qu'on croyait inaccessible. L'une d'elles parle d'une foule venue assister vers 1910, à des combats de boxe, sur un terrain qui borde la mer au quartier de la Condamine, à Monaco.

C'est sur les pentes de ce quartier populaire qu'Agostinelli a grandi, dans des hôtels meublés que tenait sa sœur. Le second dont on ait la trace, se situait 11, rue Louis, l'actuelle rue Louis Notari, derrière le port¹. De l'autre côté de la rue se trouve aujourd'hui la bibliothèque de Monaco, construite sur le terrain que montre la photo et qui accueillait alors les manifestations sportives, combats de boxe, expositions et courses de canots automobiles, d'hydravions, d'aéroplanes. Santos-Dumont y fut accueilli en 1902 pour y mener ses expériences sur les plus légers que l'air ; Alfred Agostinelli avait 13 ans. Ce terrain entouré d'une grille, à la façade d'entrée chantournée comme une décoration de gâteau anglais et ornée d'oriflammes était célèbre, dit la légende la photo, par la famille qui lui donnait son nom : « le terrain Radziwill ».

Proust connaît ce nom polonais par son ami Loche Radziwill, fils du Prince Constantin et de Louise Blanc, la fille de François Blanc, le fondateur de la Société des Bains de Mer. Cette famille, où la bourgeoisie d'affaires redore le blason apporté par la noblesse européenne, jouit d'un prestige immense, presque princier, puisque les Blanc-Radziwill détiennent le monopole sur les jeux, soit l'essentiel des ressources de la principauté. Les Radziwill se sont associés durablement à la mémoire du lieu puisque le terrain, racheté à la famille par la SBM dès 1909, a conservé son nom aristocratique jusqu'à ce qu'il soit bâti, dans les années 1960².

¹ Annuaire de la Principauté de Monaco, 1895, section « hôtels meublés ».

² Voici les renseignements aimablement fournis par Mme Charlotte Lubert-Notari, chargée du patrimoine à la S.B.M. : « Conseil d'Administration du 14 novembre 1903 : La Direction Générale de la S.B.M. signe une convention avec le propriétaire du terrain Radziwill d'une superficie de 4.205m², pour une location de 6 ans à

Proust n'ignore pas que Constantin Radziwill est homosexuel. Montesquiou colporte sur lui ce distique : « Parler femme est incivil / Chez Constantin Radziwill » et on le décrit entouré d'une domesticité de mignons¹. L'écrivain le connaît d'autant mieux que depuis 1911 il est lié avec Albert Le Cuziat, ancien domestique du prince, qui sera l'informateur « mondain » de Proust et tiendra plusieurs maisons de rendez-vous pour hommes, dont celle de la rue de l'Arcade où Proust sera couché, un soir de 1917, sur un rapport de police². Pour autant, la réputation du prince Radziwill n'a pas dépassé les cercles homosexuels, ce qui expliquerait que Proust suppose que d'Alton l'ignore. L'écrivain Léo Taxil, dans *L'Enclave Monaco*³, pamphlet où il frappe pourtant à coups redoublés sur la famille Blanc-Radziwill, n'évoque pas les goûts de Constantin. S'il les avait connus, le provocateur politique et littéraire, auteur de *La Prostitution contemporaine*, ne se serait pas privé de les étaler comme éléments à charge. Il est donc tout à fait possible qu'Agostinelli n'ait pas soupçonné les mœurs du prince ; les aurait-il connues, il n'aurait sans doute pas pris le risque de se vanter de sa proximité avec lui.

La légende anodine de la vieille photo sportive permet de retrouver sous le ciel de cet été d'il y a cent ans les éléments du roman et les indices de la correspondance : Constantin Radziwill est un homosexuel, qu'Agostinelli a pu fréquenter, à la domesticité duquel il a même pu appartenir, et qui jouit, par son rang et sa fortune, d'un prestige très important, aux yeux de Proust – pour qui le 4 août n'a pas aboli tous les privilèges de la noblesse – et d'Agostinelli qui vient d'un milieu très modeste. Mais si le premier n'ignore pas ses goûts, le second ne sait probablement rien de la préférence sexuelle de Radziwill. Au cours d'un de ces

raison de 30.000 francs par an et promesse de vente au profit de la S.B.M à l'expiration de la location pour 500.000 francs. 1907 : le terrain Radziwill est aménagé en tennis, croquet et tir à l'arc. Conseil d'Administration du 2 novembre 1909 – La Direction de la S.B.M. réalise l'acquisition du terrain Radziwill au prix de 500.000 francs, comme entendu en 1903. »

¹ Barney Nathalie, *Aventures de l'esprit*, Paris, Emile Paul, 1929.

² Laure Murat, « Proust, Marcel, 46 ans, rentier », *La Revue Littéraire*, Éditions Léo Scheer, 2005, 2^{ème} année, n°14, p. 82-93.

³ Léo Taxil, *L'Enclave Monaco*, Paris, chez l'auteur, 1905. *La Prostitution contemporaine, étude d'une question sociale*, Paris, Librairie populaire, 1883. Taxil est aussi connu pour avoir mené de 1885 à 1897 une vaste manipulation anticléricale et antimaçonnique.

entretiens dont le roman de Proust conserve quelques traces, le jeune homme a sans doute voulu rehausser son prestige aux yeux de son maître en mentionnant ses liens avec Radziwill, comme Albertine parlant de l'amie de Mlle Vinteuil, dans *Sodome et Gomorrhe*.

Comme bien souvent, ce serait ainsi sur un malentendu que se nouerait le drame de la jalousie proustienne. Il manque pourtant au faisceau de présomptions édifié sur la légende de la photo du terrain Radziwill des preuves plus matérielles et un lien avec le 4 août 1913 et Houlgate.

Comme dans toute enquête, la vérité se cache dans les petits faits de la vie, le sable pris dans les semelles des chaussures, la plante accrochée à un vêtement, le moustique écrasé sur le mur, ce qui fait trace dans le réel, témoigne qu'une chose a eu lieu et que tout n'est pas rêve. À un siècle de l'épicentre jaloux, on peut douter qu'il reste encore la moindre trace de ces événements insignifiants dont est tissé le quotidien. Par chance Proust est un lecteur assidu et régulier du *Figaro* qui, dans sa vie recluse, est une fenêtre ouverte sur le monde et sur le Monde. Le numéro du 4 août 1913, sous le titre « Deauville-Trouville », détaille en page 4 ces petites choses qui font la saveur particulière de chaque jour :

Le temps était radieux et samedi la première réunion de courses sur le charmant hippodrome de Deauville a été très brillante. Au hasard, quelques noms de personnes remarquées au pesage et dans la tribune réservée. Duc et duchesse de Guiche, [...] vicomte et vicomtesse René Vigier, venant de Houlgate et y revenant après les courses [...].

Suit une litanie de noms nobles qui pourrait alimenter les rêveries du héros de la *Recherche* mais dont l'un cristallise la jalousie de l'écrivain : « prince Radziwill¹ ».

Inquiet des révélations naïves de son chauffeur, Proust guette depuis quelques semaines ce nom dans *Le Figaro*. Jusqu'au 25 juillet, il est encore question des fêtes parisiennes. Le 26, la saison commence sur la côte normande, la rubrique « Le Monde et la

¹ *Le Figaro* du 4 août 1913, p. 4. Le nom du prince est suivi de celui de son beau-frère, M. Edmond Blanc.

ville », dans la section « Cercles », page 3, signale « la princesse Radziwill » (la sœur ou la fille du prince, veuf depuis 1911) à Dinar, au Cercle de l'Union, où l'on joue au bridge. Le lendemain, dans la rubrique « Le Monde et la ville », à propos des « villes d'eaux », on peut lire qu'au « golf de Deauville » où « Le tout Deauville se réunit chaque jour pour prendre le thé », on a aperçu « la marquise de Noailles », mais aucune trace du prince Radziwill. Le 29 juillet et les jours suivants, la princesse Radziwill est « reconnue dans les tribunes des Staires », à Dinard, lors de « la première journée du concours hippique, favorisée par un temps admirable ». Le premier août 1913, *Le Figaro* annonce l'ouverture de la saison hippique normande à Caen et à Evreux, mais il n'est pas question du prince Radziwill, ni dans les numéros des 2 et 3 août, où sous le titre « Le Monde et la ville », un long article « Deauville-Trouville » énumère les arrivées nombreuses d'estivants mondains « rencontré[s] sur les planches à l'heure du bain ».

Pour son roman, Proust n'a pas nécessairement l'esprit romanesque – Odette n'acquiert une certaine épaisseur de temps et d'espace qu'après coup, par les anecdotes d'Agostinelli – mais dans la jalousie, son imaginaire élabore des scénarios complexes, précis et douloureux. L'irruption soudaine sur la Côte fleurie du prince Radziwill est certainement l'événement important pour Proust en ce fameux 4 août 1913. Jusque-là, il n'avait pas de trace de son rival imaginaire dont la famille était à Dinard, ce qui l'a peut-être incité à rester à Cabourg où, prudent et travailleur sans doute, il sort peu. En apprenant que Radziwill est maintenant dans les parages d'Agostinelli, Proust prend la décision de quitter immédiatement la Côte fleurie, sans même repasser à l'hôtel, ce qui ferait courir le risque de rencontrer Radziwill, de lui laisser apercevoir Agostinelli, lequel est peut-être même à l'origine de la venue du prince à qui il a pu signaler sa présence à Cabourg. De retour à Paris, il écrit au vicomte d'Alton et Nahmias pour expliquer tant bien que mal son départ précipité et

incompréhensible, et surtout pour tenter de dissimuler la présence d'Agostinelli et éviter un bavardage tragique sur son secrétaire – dont personne, sauf Proust, ne se soucie.

On s'en tiendrait là si Proust n'était pas un écrivain et si l'écriture n'était pas tissée du fil de nos vies. L'onde de choc de la lecture du nom de Radziwill dans *Le Figaro* du 4 août 1913 se répand dans le roman ailleurs que dans l'épisode crucial qui clôt *Sodome et Gomorrhe* ou dans les additions à « Un Amour de Swann ». Dans un passage du Cahier 54, M. de Charlus que Félix, son amant, vient de quitter, l'imagine objet du désir des innombrables habitants de Sodome. Outre un aviateur, en qui on peut reconnaître Roland Garros¹, il évoque « un ancien valet de pied de tel prince marié, père de famille, entretenant une danseuse qu'il aime qui seul saurait cela de lui² », double image où on n'a pas de peine à reconnaître Albert Le Cuziat et Constantin Radziwill qui reparaît dans cet autre récit de jalousie farouche.

Dans un passage du manuscrit de *Sodome et Gomorrhe*, Proust revient sur les lieux de son crime jaloux de l'été 1913. Il développe les amours homosexuelles de M. Nissim Bernard, au Grand Hôtel de Balbec, le directeur l'ayant transformé et « ayant engagé un personnel appartenant pour partie à la même race antique que celle de l'hôtel de Guermantes, tous les gens élégants, qui eussent passé plus volontiers leurs vacances dans quelque Dinard, avaient jeté leur dévolu sur cet établissement de Balbec » (III, 475). La mise en concurrence de Balbec et Dinard dans un contexte d'aventures homosexuelles transpose dans l'ordre de la fiction celle de Cabourg et Dinard pendant l'été 1913. Marcel Proust jaloux du prince Radziwill aurait aimé que celui-ci passât ses vacances « dans quelque Dinard » au lieu de « jeter [son] dévolu » sur Cabourg et, à ses yeux, sur Agostinelli.

¹ Sur cette question voir Jean-Marc Quaranta, « De Maria à Albertine : « la petite Boucteau » et la transgression romanesque à l'automne 1913 », dans *1913 : la transgression romanesque*, actes du colloque d'Illiers, Paris, Champion, Coll. « Recherches proustiennes », 2015.

² Marcel Proust, *Cahier 54*, transcription, notes et index par Francine Goujon, Nathalie Mauriac Dyer et Chizu Nakano ; introduction, diagramme et analyse par Nathalie Mauriac Dyer, Thurnhout, Brepols, 2008, f° 4r°.

Même bien dissimulées dans le texte même de *Sodome et Gomorrhe*, les victimes de la jalousie proustienne sont visibles pour qui connaît l'histoire. Évoquant le « chasseur qui, la première année, décorait extérieurement l'entrée par la tige souple de sa taille et la coloration curieuse de sa chevelure », le narrateur précise : « Il avait suivi une comtesse polonaise qui l'avait pris comme secrétaire, imitant en cela ses deux aînés et sa sœur dactylographe, arrachés à l'hôtel par des personnalités de pays et de sexes divers qui s'étaient éprises de leur charme » (III, p. 169-170). Par un jeu de déplacements du réel à la fiction, l'écrivain dissimule et révèle les deux victimes de sa jalousie de 1913 : il juxtapose à une allusion à Radziwill, « prince polonais », une autre à Agostinelli, « dactylographe » et « secrétaire¹ », et dénonce une relation ancillaire et homosexuelle entre gens « de pays et de sexes divers ».

Les amours orientales de M. Nissim Bernard ou rocambolesques du chasseur et de sa famille témoignent de la manière dont la jalousie est à l'œuvre dans sa création romanesque. Le mécanisme qui du jaloux fait un écrivain ne passe pas directement par une transposition de l'Édipe dans l'écriture, c'est une idée de psychanalyste, pas un processus d'écriture. Avant d'écrire des histoires, Proust aime s'en raconter et la jalousie fait produire à l'homme un romanesque dont l'écrivain se servira, opérant la transmutation de l'eau amère de la vie jalouse en cristal de l'œuvre.

Des épreuves de *Du côté de chez Swann* à la dactylographie de *Sodome et Gomorrhe*, la manière dont le roman qui s'écrit absorbe les éléments du petit théâtre intérieur que le jaloux façonne change cependant. Il ne s'agit plus seulement de nourrir le personnage d'Odette, en y faisant entrer l'épaisseur de réel de Notre-Dame de Laghet par la petite porte des accidents de l'existence. L'écriture devient le terrain où se cultive un imaginaire jaloux, où les personnages jaillissent des restes semés des monstres que l'écrivain cherche à tuer en lui et qui se dressent pour l'affronter encore.

¹ Sur le travail de secrétaire et dactylographe effectué par Agostinelli, voir Jean-Marc Quaranta, « Proust architecte : (re)bâtir le Temps perdu », dans *Proust et l'architecture*, actes du colloque international de Kyoto, Département de langue et littérature de l'université de Kyoto, 2013, p. 61-64.

La jalousie, cent ans après, ouvre un chemin dans l'espace de la création proustienne. Un autre extrait du passage rayé sur la dactylographie de *Sodome et Gomorrhe*, évoque un plaisir qui ne peut se prendre que par les détours infinis d'une architecture orientale :

il descendait par des escaliers, déjà plus sombres, s'engageait dans des vestibules, des vestiaires, des salons, des lavabos, des salles à manger, des salles de danse [...] jusqu'à ce qu'à l'entrée d'un bureau de comptabilité, d'un office, d'une cuisine, d'une resserre, il trouvât dans le noir quelque jeune enfant auquel il avait donné rendez-vous et qui ne lui aurait pas plu sans ce labyrinthe de mystère (III, p. 1476).

Ce labyrinthe, c'est autant celui du plaisir sexuel que goûte M. Nissim Bernard que celui que Proust prend à construire avec sa jalousie, un dédale où se perdent lecteurs et biographe mais où les petites traces du réel, la correspondance, les manuscrits tressent un fil d'Ariane qui permet à l'enquêteur littéraire de comprendre un peu mieux l'écrivain Minotaure, ce monstre de souffrance jalouse et de cruauté tournée vers lui-même enfermé au centre de son œuvre.

Jean-Marc QUARANTA,

Université d'Aix-Marseille – CIELAM EA 4235

ITEM-CNRS – ENS (Ulm)

Bibliographie

APOLLINAIRE Guillaume, « Les Pèlerins piémontais », *L'Hérésiarque et Cie.*, Paris, Stock, 1910

BARNEY Nathalie, *Aventures de l'esprit*, Paris, Emile Paul, 1929

CHARDIN Philippe, *L'Amour dans la haine ou la jalousie dans la littérature moderne (Dostoïevski, James, Svevo, Proust, Musil)*, Genève, Droz, 1990

MONNEYRON Frédéric, *L'Écriture de la jalousie*, Grenoble, ELLUG – Université de Grenoble, 1997

MURAT Laure, « Proust, Marcel, 46 ans, rentier », *La Revue Littéraire*, Éditions Léo Scheer, 2005, 2^{ème} année, n°14, p. 82-93

PROUST Marcel, *Cahier 54*, transcription, notes et index par Francine Goujon, Nathalie Mauriac Dyer et Chizu Nakano ; introduction, diagramme et analyse par Nathalie Mauriac Dyer, Thurnhout, Brepols, 2008

PROUST Marcel, *Cahier 71*, transcription diplomatique par Shuji Kurokawa et Pierre-Edmond Robert, introduction, notes et index par Francine Goujon et Nathalie Mauriac Dyer, diagramme et analyse par Nathalie Mauriac Dyer, 2 vol., Thurnhout, Brepols, 2010

QUARANTA Jean-Marc, « Alfred Agostinelli », *Le Cercle de Proust*, Paris, Champion, Coll. « Recherches proustiennes » n° 24, 2013, p. 11-26.

QUARANTA Jean-Marc, « De Maria à Albertine : « la petite Boucteau » et la transgression romanesque à l'automne 1913 », *1913 : la transgression romanesque*, actes du colloque d'Illiers, Paris, Champion, Coll. « Recherches proustiennes », 2015.

QUARANTA Jean-Marc, « Proust architecte : (re)bâtir le Temps perdu », *Proust et l'architecture*, actes du colloque international de Kyoto, Département de langue et littérature de l'université de Kyoto, 2013, p. 59-71-

TAXIL Léo, *L'Enclave Monaco*, Paris, chez l'auteur, 1905.

TAXIL Léo, *La Prostitution contemporaine, étude d'une question sociale*, Paris, Librairie populaire, 1883